

Mario Sironi. L'Art me semblait une chose si grande... : correspondance, manifestes, articles

Emmanuel Pernoud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2436>

DOI : [10.4000/critiquedart.2436](https://doi.org/10.4000/critiquedart.2436)

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1999

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Emmanuel Pernoud, « Mario Sironi. L'Art me semblait une chose si grande... : correspondance, manifestes, articles », *Critique d'art* [En ligne], 14 | Automne 1999, mis en ligne le 28 mars 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2436> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.2436>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Mario Sironi. L'Art me semblait une chose si grande... : correspondance, manifestes, articles

Emmanuel Pernoud

RÉFÉRENCE

Sironi, Mario. *L'Art me semblait une chose si grande... : correspondance, manifestes, articles*, Paris : Ecole nationale supérieure des beaux-arts, 1999

- 1 C'est avec un certain amusement qu'on lira les vitupérations tardives de Sironi contre l'automobile et la vitesse : venant d'un ancien futuriste -qui ne reniera jamais son adhésion de jeunesse à ce mouvement qui, écrit-il en 1950, fut "le point de départ de tout le développement moderne de l'art en Italie"- ce grief sonne comme un revirement. Mais tout Sironi est là : aigri, cyclothymique, misanthrope et bourré de contradictions, écartelé entre la gloriole et le délire de persécution, entre la flagornerie et le ressentiment. Les textes de Sironi en souffrent et laissent au lecteur une pénible impression de faiblesse : la critique d'art est pétrie de subjectivisme, constamment déformée par la xénophobie (l'*italianité* valant pour seul critère de jugement, tout ce qui vient d'ailleurs est condamné par avance), la correspondance oscille entre les conflits d'intérêt et le psychodrame familial (sauf à tenter d'humaniser la personnalité passablement égocentrique de Sironi, on pourra s'interroger sur l'utilité des lettres intimes dans un tel recueil). Si l'ouvrage est appréciable, c'est moins pour sa valeur intellectuelle que comme document : sur le cheminement qui conduit un artiste à briguer la position de maître à penser dans un régime totalitaire. Car l'ambition de Sironi est bien là : faire du fascisme une révolution artistique, et sa lutte contre les institutions culturelles du régime, à partir d'une certaine époque (qui se conclut par sa mise à l'écart) ne se fait nullement au nom de la liberté d'expression mais comme défense de l'idéal fasciste contre l'évolution du fascisme lui-même. Derrière ces "écrits d'artiste" se profile toujours l'idéologie : le choix de la fresque et l'abandon du tableau

de chevalet se justifient par la nécessité de “devenir un artiste 'militant', c'est-à-dire un artiste qui sert une idée morale et qui subordonne sa propre individualité à l'œuvre collective”. Cette phraséologie qui semble empruntée aux harangues du Duce, traduit l'effort de Sironi pour couler ses intuitions artistiques dans le moule de la doctrine. On pressent les avantages psychologiques qu'un caractère hypocondriaque et dépressif pouvait tirer d'un tel endoctrinement : la sécurité d'un discours mobilisateur et monolithique. C'est tout le drame de Sironi : il reconnaît dans l'inactualité de la peinture de chevalet son propre désarroi devant le monde moderne -un sentiment d'exil au présent qu'il exprime dès ses premières lettres- mais au lieu, comme d'autres - on songe à Morandi-, d'assumer solitairement cette inactualité par la peinture envers et contre tout, il s'emploie à la fuir et à la renier dans l'effusion nationaliste et l'art monumental qui est censé lui correspondre. Dans les toutes dernières années seulement le ton change, et le style avec : à l'emphase fait place la sobriété du désespoir sans témoins. Alors Sironi trouve les mots justes pour parler de la solitude : mais il le fait à propos des animaux, désormais ses “frères”.